

## Rôle du duc de Croÿ dans la 2<sup>e</sup> expédition australe de Kerguelen

---

Extrait du *Journal inédit du Duc de Croÿ* (1718-1784) publié d'après le manuscrit autographe conservé à la bibliothèque de l'Institut, avec introduction, notes et index, par le Vte de Grouchy et Paul Cottin. Tome 3<sup>e</sup>, Paris Ernest Flammarion éditeur, 1907.

Sauf mention « note JPM », les notes appartiennent à l'ouvrage.

---

[Page 26-49 :]

J'avais, en novembre 1771, fait un grand mémoire sur les trois meilleures découvertes à faire pour, en trois seuls voyages, achever la connaissance du globe, et je l'avais, alors, lâché à M. de Boynes, ministre de la Marine, qui y entendait peu, mais qui avait de l'esprit et voyait dans le grand. Depuis, il me faisait beaucoup d'amitiés. A mon arrivée, M. de Kerguelen, lieutenant de vaisseau, qui m'avait écrit, de l'île de France, qu'il allait à la découverte des terres australes dont je lui avais parlé, me vint voir à Paris.

Il me montra sa découverte d'une terre à 50 degrés et sous l'île Maurice. Il me dit qu'il avait été fait capitaine de vaisseau pour cela, quoiqu'il eût, par l'état de sa mâturation, abandonné son camarade M. de Sainte-Aldegonde [de Saint-Alouarn], dont on était bien inquiet, et qu'il avait laissé à l'atterrissage, et il m'apprit qu'il avait ordre d'y retourner. Je lui demandai, de là, par où il reviendrait, il me dit « Par le même chemin, à l'île de France ». Je lui fis remarquer qu'il était malheureux de ne pas profiter d'une pareille dépense et armement, pour revenir par le même endroit, et, lui ayant fait voir, sur les jolis globes à ma nouvelle façon de monture, qu'il n'en coûtait presque rien de plus pour, de là, longer et reconnaître toutes les terres australes, la largeur de toutes ces mers, nos Antipodes qui n'avaient jamais été vus, et, côtoyant toujours les terres à découvrir, revenir par le cap Horn avec les vents et courants qu'on sait favorables de ce sens-là ; en homme instruit, il fut frappé de la beauté et importance de ce projet, et me pressa fort de le faire mettre en exécution, le moment ne pouvant jamais être aussi convenable, puisqu'on l'envoyait jusque-là, et qu'il y avait autant, à peu près, de chemin à revenir par un côté ou l'autre. Je lui dis que j'en avais donné un mémoire, il y avait plus d'un an, sans me douter d'une circonstance si favorable, et je lui fis le plan de détail de cette importante et dangereuse expédition. Il me rassura sur ses dangers, la saisit avec ardeur, sagesse et capacité, et je le vis propre à l'exécuter. Nous fîmes ensemble le détail, et il me pressa d'en parler au ministre, et de ne pas laisser négliger une pareille occasion de découvrir la cinquième partie du monde.

Ce fut le 6 décembre 1772, que j'entamai, à Versailles, avec M. de Boynes, cette grande opération. Il m'écouta bien, parut saisir la chose, mais, n'étant pas assez au fait, m'en demanda un plus grand détail. Le 12 décembre, je lui portai et je lui donnai un de mes globes, avec le mémoire tout prêt, pour servir d'instruction à M. de Kerguelen, avec qui je l'avais préparé. Il fit entrer M. de Kerguelen, qui l'assura de l'importance et de la facilité de tout. Pour moi, je ne lui en dissimulai nullement les moyens et difficultés, pour n'avoir rien à me reprocher, et, faisant connaître ma crainte de me mêler de tout cela, par les risques que tant de gens courraient, quoique, pour la partie des sciences, le projet fût superbe et le plus beau et utile possible.

Le ministre saisit avidement, pesa et examina bien, et nous renvoya à M. Auda, chef des bureaux des Colonies, et qui avait toute sa confiance. Nous trouvâmes un homme qui voyait bien, et dans le grand. Il saisit la beauté du tout. Il ne s'agissait que de huit mois de vivres de plus, ce qui était un objet cher, mais la plus grosse dépense était arrêtée, sans cela. Nous retournâmes plusieurs fois chez M. Auda, qui acheva de déterminer le ministre à cette grande opération, qui fut décidée, comme on verra ci-après.

Le 17 décembre, j'allai voir le nouveau cabinet, très embelli, de Bomare, qui s'était dérangé à son changement de maison, et n'était pas soutenu comme il le méritait. L'après-dîner, j'allai au discours et à l'ouverture du cours de M. Adanson, autre célèbre naturaliste dans un autre genre, mais que je suivis peu, et j'aimais mieux M. Bomare pour la minéralogie. J'allai plusieurs fois chez lui étudier les matières sur lesquelles je travaillais.

Le 25 décembre, M. de Kerguelen, étant venu dîner, me pressa fort de pousser pour la décision de son voyage, tel que je l'avais étudié être le plus nécessaire et glorieux. Il m'engagea à aller, le soir, au Jardin du Roi, chez M. de Buffon, pour le prier d'en écrire, de façon à aider à déterminer le ministre. Je m'y rendis, et nous allâmes ensemble chez M. de Buffon, qu'il connaissait. Le singulier était que je n'avais jamais vu le célèbre M. de Buffon, parce que, voulant aller d'après ce que l'expérience me donnerait de principes, en approfondissant chaque objet, j'avais craint, dans les commencements, de me laisser entraîner par sa fameuse éloquence, et que, dans la suite, il avait presque toujours été malade ou chez lui, à ses forges, ce qui l'avait fixé. Nous le trouvâmes assez bien remis, et aussi aveugle, ou avec la vue aussi basse qu'à l'ordinaire c'est tout dire, car celui qui passe pour avoir si bien vu la nature, n'a pu même la voir avec des lunettes, car n'y aurait pas eu place pour elle, entre ses yeux et le papier. Il écrivait y touchant du nez, mais on sait avec quelle éloquence il s'en acquittait. Nous le

trouvâmes occupé pour ses forges, qui étaient son principal objet d'intérêt, où le goût s'était mis. Je lui exposai l'objet de notre visite. Je lui montrai, sur un de mes globes que j'avais porté, le plan du voyage qu'il approuva fort, et en parla en homme bien au fait. [...]

Le 26 décembre, M. de Kerguelen m'engagea à le mener exprès à Versailles pour nous éclaircir avec M. Auda. Nous y traitâmes le projet à fond, et ce fut un coup de parti. En allant et revenant avec M. de Kerguelen, en voiture, je lui fis le tableau du voyage, et il prétendait que je le voyais comme si nous y étions. Il était éclairé, docile, hardi et sage, et me parut très propre à l'exécution. Cela nous fit trouver le chemin de Versailles bien court, et il ne s'est guère fait de conversation plus curieuse. A sa réquisition, j'envoyai, quelques jours après, un livre et une lettre à M. de Boynes, qui l'éclaircit, en enfin, le 28 décembre, je menai encore M. de Kerguelen à Versailles. Le ministre nous reçut au mieux ; il était déjà déterminé, et ce superbe et dangereux voyage fut arrêté et résolu. [...]

[Page 33 - Le 1<sup>er</sup> janvier 1773]

M. de Kerguelen vint me trouver chez moi, à Versailles, où nous décidâmes tout ce qu'il pouvait faire de plus curieux et utile, dans son important et dangereux voyage qui, s'il réussissait passablement, devait nous faire connaître toute la cinquième partie du monde, nos antipodes et la largeur des mers navigables, et j'en travaillai avec lui au bureau.

Le 17 janvier, M. de Kerguelen étant parti, deux jours avant, pour Brest, me laissant tout l'embarras de cette besogne, j'allai pour cela à Versailles. Le ministre me remercia beaucoup, y parut très attaché, et m'assura que tout était décidé. M. Potier, chargé des armements, me montra l'état arrêté de celui-là qui, pour un vaisseau de 64 canons, *le Roland*, une frégate de 24, *l'Oiseau*, et vingt et un mois de vivres, tant en nature qu'en argent, allait à environ sept cent mille livres. Ainsi, ce sont curiosités de souverains, et un peu chères. Je n'en aurais pas même parlé, si l'armement n'eût été résolu pour aller jusqu'à sa découverte aux terres australes. Ainsi, je n'y ajoutais que de tâcher de profiter d'une circonstance unique pour faire le retour de la manière la plus propre à tout découvrir à la fois. On promit que cet ordre serait signé le 22 et partirait tout de suite pour Brest, pour tout préparer, commencer l'armement le premier, et partir le 20 mars. M. Auda me demanda les derniers éclaircissements et promit de mettre au net les instructions. Ainsi, tout parut décidé définitivement.

Les jours suivants, je travaillai avec M. de la Lande et les autres savants, pour la collection des instruments astronomiques et physiques. Je travaillai aussi, alors, beaucoup avec M. de Vaugondi, bon géographe, pour mon grand planisphère antarctique, qui pouvait être un chef-d'œuvre bien curieux.

Le 24, j'allai à Versailles pour solliciter pour les instruments astronomiques que demandait M. de la Lande, pour l'expédition de M. de Kerguelen. J'en donnai l'état au ministre et à MM. Auda et Rodier, et on donna espérance. M. Potier me fit lire tout au long la lettre portant ordre pour cette expédition. Elle était très bien, signée de la veille, et partit le lendemain. Ainsi, ce fut affaire réglée. Je dînai chez M. de Boynes et parlai bien marine, et revins, le soir, écrire sur le tout à M. de Kerguelen, et le presser fort. Comme j'avais fait mettre, dans l'ordre, que personne ne s'embarquât par force, qu'on dit à chacun les risques, et qu'il, n'y allât que ceux qui le voudraient, je lui peignis au plus fort le danger d'aller faire 5.000 lieues de canton absolument inconnu, avec de si gros vaisseaux qu'un de 64 et une frégate, et des bâtiments trop longs et trop faibles, et je l'exhortai fort à ne rien risquer. Je lui mandai ce que j'avais appris sur la route de M. Cook, que je craignais nous avoir prévenus dans notre projet, et je prévoyais au pis tous les risques, pour qu'on n'eût rien à se reprocher.

Tout cela me tint plusieurs jours avec les astronomes et artistes pour les instruments, précautions, et avec MM. Borda, Lalande, ceux qui avaient été pour essayer les excellentes horloges de MM. Berthoud et le Roy, et tout cela faisait des détails extrêmement curieux, et il est affreux qu'ils n'occupassent pas plus de monde.

Le 28, j'allai, avec M. de Lalande, chez M. Berthoud, qui nous montra ses fameuses montres marines en détail. Il en avait inventé de quatre sortes les unes étaient à ressort, les autres à poids contenus par des moulettes très mobiles, entre quatre piliers d'acier. Il avait étudié à fond et vaincu tous les grands obstacles des frottements, balancements, variations et dilatations par le chaud, le froid, le sec, l'humide enfin, tout était prévu aussi sa montre n°8 eut-elle le plus grand succès au grand voyage de *La Flore*, qui nous fixa juste les mers ordinairement pratiquées. Une des pendules de M. Le Roy avait eu les mêmes avantages, et toutes deux l'avaient emporté, pour la précision, sur la pendule anglaise de M. Harrison, qui avait remporté le prix du problème des longitudes, problème résolu par là, et par les octants et sextants perfectionnés.

Ainsi, nous nous occupions fort à avoir les instruments et astronomes propres à cet objet. Je sus qu'un M. de Lobe, fameux navigateur, qui était chez M. Ogier, avait été sur *la Flore*<sup>1</sup>, et avait le meilleur sextant, et j'allai l'engager à le prêter.

<sup>1</sup> Un officier distingué, qui devint chef d'escadre en 1786, Verdun de la Crenne, accomplit, en 1771 et 1772, sur le bâtiment *la Flore*, armé à Brest, un voyage ayant pour but d'expérimenter des montres marines récemment exécutées, et différents autres

Le 30, [...] Avant la Chandeleur, j'allai trouver M. de Boynes et son bureau, pour les instruments et l'instruction, et je m'y donnai tout entier sans relâche, jusqu'au départ. Ce fut un travail prodigieux et bien intéressant. Ce grand objet avait commencé, comme on a vu, le 6 décembre. J'y avais déjà bien travaillé, mais, tout le mois de février, et jusqu'au 22 mars que je finis, je ne fis rien d'autre et je m'y adonnai avec toute l'application que méritait le plus grand et le plus important voyage que les Français eussent encore entrepris pour les Sciences, et pour achever la connaissance du globe.

J'achevai, en janvier, d'étudier à fond tout ce qui pouvait rendre ce voyage complètement beau et utile. La nouvelle manière de globe terrestre que j'avais imaginée, et l'excellent hémisphère incliné antarctique que j'avais trouvé, et dont M. de Vaugondi m'apportait les épreuves à corriger tous les quinze jours, me facilita beaucoup. J'achevai de lire et d'extraire tous les voyages et livres qui pouvaient avoir rapport à cet objet, et, étant bien au fait, je fis, en janvier, tout le plan en détail de l'expédition.

Étant occupé à cet objet, dont je conférai quelquefois avec l'habile M. de Lalande, avec qui je fis, à Versailles, deux voyages très curieux, j'observai qu'outre l'avantage de la géographie, on pouvait en tirer les plus grands avantages pour déterminer, par les oscillations comparées du pendule, la figure de la terre, et, de plus, achever de connaître tout ce qu'on pouvait désirer sur la grande physique, le globe et les grands objets d'histoire naturelle d'autant que, cela devant découvrir la plus grande partie qui restait inconnue de la terre, en faisant, là, toutes les expériences et recherches les plus curieuses, on achevait de connaître tout ce qui peut l'être sur notre boule.

Il fallait, pour cela, des savants instruits pour chaque objet, et des instruments de toute sorte, et les plus parfaits - chose rare.

Pour avoir des instruments, il fallait de l'argent et des soins. Je fis l'aperçu de cette dépense, pour laquelle, sur mon état, il fallait environ quinze mille francs d'argent comptant. Comme toute cette expédition allait à près de huit cent mille francs, il ne valait pas la peine, pour quinze mille et la dépense de quatre savants, de manquer l'occasion unique de remplir tous les grands objets c'est ce que je fis sentir avec force, et M. de Lalande m'y aida bien.

M. de Boynes, homme d'esprit, et le premier à qui j'aie pu faire entendre un grand projet, saisit tout cela et s'y prêta si bien que, lui ayant observé qu'il n'y avait pas quinze mille francs d'argent comptant dans la caisse, les fonds étant dans les ports, il m'assura qu'il enverrait, dès le lendemain, cette somme qu'il avança du sien. Quoiqu'il s'y prêtât si bien, il voulut y établir la plus grande économie, et il nomma, pour ces emplettes, M. Bezout, de l'Académie des Sciences, et examinateur, pour les mathématiques, des gardes de la Marine. Il ne pouvait mieux s'adresser, tant pour la science que pour l'économie. Nous travaillâmes beaucoup ensemble. Il engagea M. Borda et plusieurs savants à nous prêter, avec remplacement, les meilleurs instruments, et on vit, à ce sujet, combien peu les Français s'y donnent, ce qui fait que les artistes, faute de débit et de prix, ne peuvent égaler les Anglais, dont il faut tirer ce qu'il y a de mieux.

Pendant deux mois, je ne fis que travailler aux instructions de détail et courir chez les artistes pour les presser et faire ajouter tout ce qui nous manquait. La mesure de la terre demandant pour environ mille écus de plus d'instruments et ne regardant pas la marine, j'étais près d'en faire l'acquisition à mes frais, quoique j'y misse beaucoup d'ailleurs, mais M. de Boynes se piqua d'honneur, et ordonna à M. Bezout d'y fournir sur les quinze mille francs. En outre, M. de Boynes alla lui-même chez le fameux horloger, le sieur Berthoud, commander deux montres marines, car je fis tant que j'obtins que tout serait double et complet pour que chaque vaisseau, en cas de naufrage de l'un d'eux, pût continuer l'entreprise, seul moyen de donner un peu d'espérance pour une opération si dangereuse. J'allai bien souvent chez M. Berthoud, où je vis les choses les plus curieuses, de sorte que ce grand projet, renfermant de tout, achevait de m'instruire à fond.

Ce n'était pas tout, des instruments il fallait des savants qui sussent s'en servir. M. de Kerguelen avait déjà retenu M. de Mersais, joli sujet qui venait de l'expédition de *la Flore*, pour l'épreuve des montres marines, ainsi qui était au fait. M. de Lalande voulut, pour deuxième astronome, quand j'eus obtenu que tout serait double, nous donner le neveu de son ami de Ponte, nommé Dagelet, sujet qu'il formait depuis quelques années, et de grande espérance. Le ministre l'agréa.

M. de Jussieu, si fameux en botanique, nous donna pour naturaliste M. de Bruguière, jeune médecin de Montpellier, élève d'un grand naturaliste, et jeune homme plein de tout le zèle et de toute l'ardeur nécessaires en pareil cas, et je l'arrêtai. Nous eûmes bien de l'embarras pour le dessinateur nous manquâmes le fameux Ozanne<sup>2</sup> et un jeune sujet de talent qui revenait d'avec l'abbé Chappe, qu'il avait vu mourir en Californie. MM. Vernet<sup>3</sup> et

---

instruments. A cet effet, il se rendit de Cadix à Ténériffe, et, de là, aux Antilles, en Islande et en Danemark. Il a publié, avec J.-Ch. Borda et Pingré, le récit de son expédition, sous le titre de Voyage fait par ordre du Roi en 1771 et 1772, pour vérifier l'utilité de plusieurs méthodes et instruments servant à déterminer la latitude et la longitude. Paris, Moutard, 1778.

<sup>2</sup> Nicolas-Marie Ozanne, dessinateur et graveur (1728-1811).

<sup>3</sup> Claude-Joseph Vernet (1715-1789), le célèbre peintre de paysages et de marines

Cochin<sup>4</sup>, que je vis souvent, assuraient que c'était le meilleur, mais il nous tint longtemps, et nous manqua. Enfin, le naturaliste nous procura son ami M. Dubois, très bon sujet, doux et plein de goût et de talent pour l'histoire naturelle. Ainsi, nous fûmes montés en quatre excellents sujets et, de plus, de bonne compagnie et propres à bien vivre avec tout le monde, chose d'autant plus nécessaire que les marins criaient qu'on y mît quelqu'un, se croyant assez forts. En effet, M. de Rosnevet<sup>5</sup> commandant la frégate, était chimiste et physicien et pouvait remplir, ainsi que ses camarades, la partie d'histoire naturelle. Il avait un bon dessinateur. M. Dagelet allait avec lui, quoi qu'il fût déjà fort en astronomie, de sorte que les deux vaisseaux se trouvèrent bien garnis en astronomes, physiciens et naturalistes, et les marins (alors beaucoup plus instruits) pouvaient suppléer à tous égards et, chose rare, tout alla de suite sans le moindre retard ni obstacle.

Mon premier soin fut la santé. On donna des secours peu communs. Je voulus y faire mettre beaucoup de poudre de Faciot, bon préservatif. Cela seul fit obstacle, M. de Poissonnier ayant un autre remède à proposer il me fallut bien des démarches là-dessus !

Le transport des montres, pèse-liqueurs, baromètres, etc., étant extrêmement fragile, et M. Berthoud ne voulant donner ses montres que le 15 mars, quoique l'armement dût finir le 20, je fournis, à mes frais, une voiture à ressorts, arrangée exprès, qui me donna bien de l'embarras. Je m'y décidai encore, pour que nos quatre savants allassent, avec tout cela, en poste, et que j'eusse plus de temps pour les instruire à fond de chaque objet.

Je leur fournis aussi, à mes frais, bien des petites choses utiles et trop recherchées pour être mises sur le compte du Roi, et surtout une centaine de volumes du plus beau choix de livres possible, pour l'opération de chacun. Tout cela fit que j'y mis beaucoup du mien, et surtout de mon temps, par un travail prodigieux pour former des mémoires d'instruction sur chaque objet.<sup>6</sup>

Plusieurs de ces Mémoires doivent être importants, étant le résumé de beaucoup d'études, des extraits de tous les bons ouvrages, des conversations des plus savants, et d'un ensemble de vues générales que cela doit procurer, joint à l'habitude de ces travaux qui étaient dans mon genre et goût, depuis longtemps.

La partie géographique n'avait sûrement pas été poussée aussi loin, et mon bel hémisphère, que je formais et que j'y joignis, joint aux belles découvertes de MM. Cook et Banks que j'y réunis, mettait le plus au fait possible et prévoyait tous les cas.

Le travail sur La figure de la terre était bien éclairci, et d'autant plus important qu'ils allaient où il aurait fallu envoyer exprès pour cela, et où on ne s'était pas même douté qu'on irait un jour.

Celui des Causes du plus de froid d'un pôle que de l'autre était la question physique la plus curieuse et approfondie de manière à les mettre dans la situation de la décider et de l'éclaircir par tous les moyens de pratique et de théorie.

L'Instruction des naturalistes était mon métier, l'extrait d'un travail immense, et fit tant de plaisir au vieux M. de Jussieu, qu'il ne pouvait se lasser de l'entendre cela renfermait tout.

Les Observations à faire pour les Antipodes, et reconnaître ces points où on n'a jamais été, ne laissaient; à ce qu'il paraît, rien d'oublié, à faire là, pour l'astronomie, la physique et l'histoire naturelle.

La Cour, à ma demande, accorda aux équipages des récompenses et encouragements distingués, dès qu'ils parviendraient.

Je fis les plus grandes recherches pour prévenir le scorbut, et ce mémoire, ainsi que celui de l'eau et du dessalage, pouvait parer à de grands maux. Mon idée, surtout, de tout sécher sur l'alambic et de prévenir, par là, les défauts de l'humidité, fut très approuvée.

<sup>4</sup> Charles-Nicolas Cochin (1715-1790), le célèbre dessinateur et graveur.

<sup>5</sup> M. de Saux-Rosnevet commandait la frégate *l'Oiseau*, dans la seconde expédition de Kerguelen. Les autres navires de cette expédition étaient *le Roland*, commandé par Kerguelen, et la corvette *la Dauphine*, sous les ordres du chevalier Ferron.

<sup>6</sup> Liste des livres que je donne à chacun. Observations pour les astronomes. Figure de la terre par le pendule. Sur les causes du plus de froid du Pôle Sud (bon). Observations pour les naturalistes (très bon). Observations pour les marins, ou indications abrégées de tous les objets (bon). Observation pour le point des Antipodes (très bon). Sur le scorbut. Sur l'eau (très bon). Observation sur les cartes. De la manière de faire le voyage le plus utilement, Courte observation pour la géographie. Les neuf articles à remplir. L'itinéraire et mes lettres importantes. Les longitudes (beau et bon). Observation sur les oiseaux. Remarques sur les oiseaux de M. Brisson. Oiseaux tirés d'Ulloa et du voyage de l'Isle de France. Sur les amphibiens de mer et phocas, et les listes à remplir d'amphibiens, insectes de mer et zoophytes, des cétacés et plagiures, des insectes à polypier, des vraies plantes marines et des oiseaux et poissons de mers antarctiques.

Pour les dessinateurs. Instruction pour les plans, les vues et les objets d'histoire naturelle. État et observation sur les cartes. Instruction sur les baromètres. Sur la manière de conserver les papiers. Les lettres et assurances des quatre savants. La lettre pour la fête aux Antipodes.

Les Observations sur les longitudes, la réfraction, la géographie et les cartes, donnaient tout ce qu'il était possible à nos connaissances actuelles, et pour ainsi dire à celles devinées.

Les dessinateurs avaient des instructions neuves sur les plans, les vues et les parties d'histoire naturelle qui, réglant les mesures, mettaient à même de graver à l'arrivée, et d'avoir tout dans des rapports justes et comme si on y était.

Enfin, je m'adonnai beaucoup à bien régler la marche et route des découvertes, de façon qu'on ne pût trop s'en écarter, et qu'on remplit l'objet d'une dépense de huit cent mille francs, bien chère dans un temps où les fonds étaient si épuisés, de sorte que je me tenais toujours en équilibre entre la crainte extrême que j'avais de l'expédition la plus dangereuse qui ait encore été faite, et celle de n'en pas remplir l'objet d'une manière qui réponde à tant d'argent de l'État, et à tant de soins, recherches, et à une occasion qui ne se retrouverait peut-être jamais.

Sur cela, je mis MM. Potier et Auda bien au fait. L'instruction traîna un peu, mais enfin M. Auda la finit, et elle partit le 20. Je la lus, le lendemain, à Versailles, et elle était au mieux, et remplissant tous les objets que j'avais donnés dans mes projets d'instruction. Deux fois la semaine, j'écrivais de bien grandes lettres à M. de Kerguelen, qui renfermaient tous les détails. M. du Dresnay [du Dresnec<sup>7</sup>], frère de M. de Rosnevet, et qui allait avec lui, vint à Paris, et nous travaillâmes à fond ensemble.

Les quinze premiers jours de mars se passèrent surtout à faire lire, sur l'objet même, c'est-à-dire le globe et mon hémisphère, ces mémoires à ces messieurs, à leur donner le plan de leur travail, qu'ils allaient étudier chez les plus savants dans chaque objet, à essayer les instruments et pratiques, et enfin à les instruire à fond. Ils y répondirent tous de façon à donner la plus grande espérance.

Les objets de ce voyage étaient : 1° de retrouver nos Français ; 2° de longer et achever la découverte de toutes les terres australes et de la cinquième partie du globe ; 3° d'y descendre et d'en détailler toutes les terres abordables ; 4° d'y découvrir les rades, ports et endroits d'établissement ; 5° d'y fixer les longitudes, la physique et l'histoire naturelle, de ce qui restait d'inconnu sur la terre ; 6° par l'expérience du pendule, de déterminer enfin la figure de la terre ; 7° de découvrir et fixer nos antipodes ; 8° de découvrir et fixer toute la largeur, et étendue des mers inconnues et navigables.

Ce fut le 15 mars qu'ils partirent, enfin, de Paris, de chez M. Berthoud, où les montres furent emballées avec la plus grande recherche. Ma voiture contenait bien des choses casuelles, si bien arrangées que, suivant l'itinéraire que je leur avais donné, ils arrivèrent à Brest le 21 mars pour dîner, et furent dîner à bord. Ils m'écrivirent qu'ils avaient été très bien reçus, que tout était embarqué et rangé au mieux, et que jamais entreprise n'avait été mieux préparée et commencée. Dieu seul peut leur permettre de la terminer heureusement en entier !

Le 22 mars, je portai à M. de Boynes le compte des quinze mille francs dans le meilleur ordre, et un petit restant au moyen d'environ quinze cents francs que j'y mis du mien, et nous eûmes encore la satisfaction rare d'avoir tout payé et de ne pas, sur un compte du Roi, laisser la moindre chose en arrière, ni personne dans l'embarras.

Le départ fut des plus heureux, ainsi que les préparatifs. Voici ce qu'on écrivit de Brest, le 29 au soir :

« M. de Kerguelen reçut, le mercredi 24 mars, ses instructions. Il régnait des vents de sud faibles. Le jeudi au soir, ils remontèrent au nord. Tout le monde coucha à bord et, vendredi 26 mars 1773, ils appareillèrent à onze heures du matin, d'un vent d'est-nord-est bon frais. A deux heures, on ne les voyait plus. Les vents sont, depuis, nord-est et sud-est, assez forts pour filer huit nœuds ou faire deux lieues et demie à l'heure cela fait augurer qu'à présent 29 au soir, ils ont décapé Finistère. »

On voit, par là, que le départ fut des plus heureux, ce qui, joint au beau temps de l'armement où tout avait été embarqué sec, était d'un bon augure. Les vents, à Paris, ayant continué plus de huit jours vers le nord, il paraît qu'en huit ou dix jours, ils auront été à la hauteur des îles Canaries.

M. de Kerguelen montait *le Roland*, vaisseau neuf de soixante-quatre canons, mais ayant laissé partie de sa batterie basse pour porter plus d'un an de vivres : M. de Rosnevet montait la frégate *l'Oiseau*, de vingt-six canons, reconnue bonne marcheuse.

Cette expédition, proposée seulement pour ses additions le 6 décembre, l'armement, commencé le 1er mars, n'avait pas tardé. Il n'y en a guère eu de ce genre qui ait été aussi de suite, et qui fût aussi bien approvisionnée en tout, et surtout pour la partie des instructions, des savants et des instruments.

<sup>7</sup> Note JPM : Du Dresnec, sous-lieutenant, jeune frère du lieutenant de vaisseau Saulx de Rosnevet, commandant *l'Oiseau*.

Voilà tout ce qui regarde le départ de cette expédition. Mais on était toujours bien inquiet du *Gros-Ventre*<sup>8</sup>, que M. de Kerguelen avait laissé en danger, et de M. de Rosily<sup>9</sup> qu'il avait envoyé à son secours. Nous ne restâmes pas longtemps dans cette inquiétude, et nous en sûmes bientôt plus que nous n'espérions.

Le 17 avril au soir, ce même M. de Rosily, qu'on croyait péri, arriva à Versailles. Le 18, M. de Boynes me procura, avec lui, le détail le plus intéressant. Je travaillai plusieurs jours avec lui et, par là, je fus le premier et le mieux au fait de tout ce qui regardait le vrai de cette découverte des terres australes où personne n'avait jamais abordé, devant.

Voici la lettre que j'en écrivis à M. de Kerguelen, et le rapport succinct, mais clair, que je fis de l'ensemble de cette expédition, ce qui mettra bien au fait de la première, et prépare pour la seconde.

De Versailles, le 18 avril 1773.

Je vous fais mon compliment, mon cher ami, de tout mon cœur, car j'ai eu une joie bien vive. M. de Rosily est arrivé à Brest le 12 avril, ainsi dix-sept jours après que vous êtes parti, et il est arrivé hier, à huit heures du soir, à Versailles. M. de Boynes, dès qu'il m'a vu, ce matin, chez le Roi, à qui il en rendait compte, m'a fait signe, et, me tirant à part, m'a dit avec une joie bien vive dont je lui ai su bien bon gré. « *Le Gros-Ventre* est revenu, et M. de Rosily est ici. Venez chez moi, que nous voyions ensemble son rapport ! »

Vous croyez bien que je ne me suis pas fait prier. M. de Rosily, sur les cartes, nous a lu son journal fait au mieux, avec la plus grande candeur et netteté. Il dit du bien de ses camarades, de vous et rend justice à tout le monde. Il n'y a que de lui qu'il ne parle guère, et tout ce qu'il demande, c'est pour ses camarades et pour vous aller rejoindre ; nous en avons été enchantés.

Nous pleurons M. de Saint-Alouarn et Mengan<sup>10</sup> [Mengaud], ce sont de grandes pertes ; mais qu'allaient-ils faire à Batavia ? C'est cet air empesté qui a fait tout le mal. Jusque-là, *le Gros-Ventre* n'avait, en tout, perdu qu'un homme cela est d'un bon augure.

Il déclare bien que *le Gros-Ventre* n'a pas été en vrai péril. Il n'a point touché, il ne lui est rien arrivé. Il a bien déclaré, à Brest et ici, que vous ne pouviez rien faire d'autre que ce que vous avez fait. Cela a fait baisser l'oreille aux raisonneurs. Tout le monde vous rend justice et tout est dit et en règle, de ce côté-là.

Ils n'ont pu, avec le canot, être qu'un quart d'heure à terre, au fond de la petite baie que vous avez vue. Ils y ont arboré le drapeau blanc, mis des bouteilles, fait des décharges et pris possession. Malheureusement, la vivacité et le peu de patience française a fait qu'on les a rappelés. Ils n'ont vu qu'une terre inhabitée là où les oiseaux familiers n'indiquent pas d'habitants dans le voisinage. Ce sera à vous à les trouver ailleurs, plus à tête reposée. De là, ils ont doublé le cap nord qui est tout près, au 49e degré, vu fuir la terre un peu sud-est, et, au lieu de suivre, ils ont été aborder à deux endroits de la Nouvelle-Hollande, puis à Timor et à ce chien de Batavia, où ils n'avaient que faire !

Il a été un mois à l'Isle de France, où tous les esprits sont bien remis pour vous, et partout, et où *le Gros-Ventre* est en bon état. Ainsi, tout est sûr et calme, du côté des inquiétudes qu'on en avait. On a demandé si cela ne changeait rien pour vous. Au contraire, j'ai fait voir, ainsi que M. de Rosily, que cela n'était que bien plus avantageux. On voudrait seulement qu'après avoir fait le tour de Nachtégal, vous preniez un peu plus ouest pour reprendre le bout des découvertes de M. Bouvet, et que, longeant de loin, sans vous engager, à moins d'apparence de bon port, vous voyiez si votre terre fait suite avec la sienne, comment gisent les glaces et les terres, quelles sont les étendues des golfes, et n'ayant plus besoin à votre terre où on vous dispense d'aller, d'autant qu'elle est située à marée vent, vous fixiez juste les longitudes des points principaux et du cap Saint-Louis au nord de votre terre, et, de là, tâcher de ne plus perdre ces terres-là, ou glaces, de vue, et de découvrir de bons ports, d'y séjourner avec patience, et de tailler, enfin, réellement ces terres-là et le reste, comme dans les instructions et mémoires. Cela vous ôte le plus difficile et désagréable, et vous donne du temps. M. de Rosily pense qu'il faut y arriver de bonne heure, pour avoir du temps.

Voilà un bon début. Je prie Dieu que tout réussisse, et j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre, etc.

Mille choses à tous ces Messieurs, et à MM. de Rosnevet et du Dresnay [du Dresnec]. Accusez-moi réception de cette lettre, si vous la recevez.

<sup>8</sup> La flûte *le Gros-Ventre*, de seize canons, faisait partie de la première expédition de Kerguelen (1771). Elle était commandée par M. de Saint-Alouarn. L'autre bâtiment employé à cette expédition était la flûte *la Fortune*, de vingt-quatre canons, commandée par Kerguelen.

<sup>9</sup> François-Étienne, comte de Rosily-Mesros (1748-1832), lieutenant de vaisseau en 1778, contre amiral en 1793, vice-amiral en 1796.

<sup>10</sup> Le chevalier de Mengan, enseigne de vaisseau à bord du *Gros-Ventre*.

C'est le 13 février 1772, que M. de Kerguelen vit les premières îles qu'il appela de la Fortune. Le lendemain, à six heures du matin, il découvrit le continent qu'il longea avec *le Gros-Ventre*, commandé par M. de Saint-Alouarn. L'après-dînée, le coup de vent s'annonçant, et la mâture de M. de Kerguelen ne lui permettant pas de résister à la côte, il convint, avec M. de Saint-Alouarn, que ce dernier enverrait à terre prendre possession de ce continent qui paraissait inhabité, et M. de Kerguelen s'éloigna de la côte pour accommoder sa mâture. Alors, le coup de vent l'ayant emporté plus de soixante lieues au-dessous du vent, il ne put plus atteindre M. de Saint-Alouarn, et revint à l'île de France.

En quittant cet officier, il lui envoya sa grande chaloupe commandée par M. de Rosily, lequel, malgré le gros temps, joignit *le Gros-Ventre* qui, en virant entre des écueils, pensa couler bas la chaloupe. Cependant, M. de Rosily rétablit le dommage et conduisit *le Gros-Ventre*, en sondant devant lui, à l'entrée d'une petite baie, qui était par les 48 degrés et demi.

Alors, *le Gros-Ventre* mit son petit canot à la mer, dans lequel M. Mengan alla, suivant ses ordres, aborder sur la côte, qui était très raide et difficile. Il y monta avec son monde, avec beaucoup de peine, sur des rochers chargés de mousse et dont le sommet était couvert de neige. Parvenu, à cette hauteur, dans l'endroit le plus accessible, il y arbora le drapeau blanc, fit ranger son monde autour, et ce grand pays étant désert, il en prit possession dans les règles usitées. On dressa procès-verbal on fit enterrer des bouteilles avec des inscriptions et les armes du Roi, et alors, le coup de vent se déclarant tout à fait, la nuit approchant, et *le Gros-Ventre* faisant signal de retour, il rejoignit le vaisseau, ainsi que M. de Rosily qui l'avait soutenu dans cette opération, et dont la chaloupe, étant trop forte pour être embarquée, fut abandonnée.

Tout étant rejoint sur *le Gros-Ventre*, ce bâtiment fit plusieurs grandes bordées, pendant trois jours, revint plusieurs fois vers la terre, dont il prit les relèvements, ainsi que les îles de Boynes et de la Fortune, dont M. de Kerguelen avait pris le plan, et, n'ayant plus retrouvé M. de Kerguelen que le coup de vent avait emporté au-dessous des terres, M. de Saint-Alouarn doubla, par les 49 degrés, le cap nord de ce grand pays que tout fait juger être le vrai continent, mais qui est très élevé, sans arbres, et inabordable dans cette partie. Ayant doublé ce cap, il vit que la terre fuyait un peu vers le sud-est.

Il suivit cette direction jusqu'au 50e degré de latitude, sans voir de glace, et la terre continuant de s'enfoncer, il partit de là pour aller reconnaître la Nouvelle-Hollande qu'il atteignit en peu de temps à la pointe sud-ouest. Il la longea et y fit plusieurs découvertes intéressantes, et l'aborda dans plusieurs endroits. De là, il se rendit à Timor, et, jusque-là, de toute cette expédition, il n'avait péri qu'un seul homme. Mais ayant été obligé de relâcher à Batavia, pour faire des vivres, la maladie se mit dans l'équipage, et *le Gros-Ventre*, étant revenu en bon état, d'ailleurs, à l'Isle de France, M. de Saint-Alouarn, qui le commandait, et qui était parti malade de Batavia, y mourut, ainsi que M. de Mengan, son second.

Les autres officiers reviennent en France, et M. de Rosily, qui est arrivé le premier, et a débarqué à Brest, le 12 avril 1773, a donné tous ces détails intéressants par où l'on voit qu'on a, enfin, abordé pour la première fois et pris possession du vrai continent, mais dans une partie âpre et inhabitable.

Nota. – M. de Kerguelen en était parti le 26 mars, pour retourner achever ces découvertes-là.

Par tout ceci, on voit ce qui était arrivé, et l'état des choses, depuis le rapport de M. de Kerguelen. Son voyage, sans être changé, était simplifié et débarrassé de la partie la plus difficile, qui était de chercher ses camarades. Mais M. de Rosily m'apprenait deux choses très fâcheuses : l'une, qu'il croyait, par la rigueur de ce climat, dès le 38e degré, qu'il était impossible de faire le tour sans hiverner en partie moins froide ; l'autre, que le fameux anglais M. Cook, que je craignais tant, nous avait prévenus, car M. de Rosily avait appris, au cap de Bonne-Espérance, qu'il y avait relâché avec ses deux navires, et en était parti dès le 1er novembre 1772, pour aller faire, disait-il, précisément tout le tour que j'avais projeté et fait décider. Mais il croyait qu'il hivernerait à sa découverte de la Nouvelle-Zélande. Cela, joint au rude climat, à la côte périlleuse et inabordable, qu'il avait découverte, me donnait peu d'espérance et mauvaise opinion de l'expédition. Enfin, de tout cela il résultait qu'on pouvait espérer, dans deux ans, d'achever de connaître notre globe.

M. de Rosily, avec un zèle charmant, sollicita beaucoup pour aller tout de suite rejoindre M. de Kerguelen, et il l'avait obtenu quand je partis de Paris.

\*

[Page 54-55 - Décembre 1773]

Comme j'allais me remettre à la chimie, à lire le bon livre de celle de Baumé, qui paraissait depuis peu, j'en fus distrait, dès le 1er décembre, par le détail que M. de Rosnevet m'envoya du cap de Bonne-Espérance. Cela m'engagea à faire un mémoire du début de leur voyage où, joint à la grande vitesse de soixante et un jours, il y avait des observations physiques importantes, surtout de la température sous l'eau de mer. Le 3 décembre, ayant travaillé avec l'habile M. de Lalande, je me résolus à lire à l'Académie ce mémoire pour mettre mes voyageurs en vogue, et un peu me faire connaître, après tant de travail.

Le 7 décembre, j'allai, pour la première fois, à l'Académie des Sciences et j'y lus l'introduction sur le début de nos voyageurs, cherchant à faire revenir de la prévention, où on était contre eux. L'abbé Rochon, ennemi déclaré de M. de Kerguelen, me barra, mais je le regagnai ensuite. Cet aréopage est noble et devrait être imposant. C'est dommage que ce soit un peu pétaudière et que les rivalités personnelles y fassent plus d'effet que celles de science, et qu'on ne s'y entende guère, tant chacun est occupé de son objet personnel, de ses affaires et de n'y venir que par mode ou intérêt. On m'écouta assez bien et on m'y traita avec égards, m'ayant mis à côté du président et prié de rester toute la séance, que je fus bien aise d'avoir vue. On y lut un très bel extrait d'un très bon ouvrage de M. de Lavoisier, sur les expériences de l'air fixe, ouvrage qui parut peu après, qui fut estimé, et dont à peine on parla, tant la multitude des livres et des objets se croisent et se nuisent dans une nation si volage, où le gouvernement n'encourage pas, ce qui fait manquer de suite aux objets. Je promis d'y lire d'autres mémoires, l'habile M. Macquer qui, avec Baumé et Lalande, était le plus fort, allant y présider, et je fus assez aise d'avoir engrené, si la chose me plaisait et que je pusse trouver le temps.

\*

[Pages 81-82 - Avril 1774]

Le 23, je reçus la bonne lettre de M. de Rosnevet, du 26 octobre 1773, de l'île de Bourbon, qui fixait le vrai départ pour les terres australes au 30 octobre 1773. Cette lettre annonçait un sujet capable, et donnait espérance pour la réussite du voyage. Pendant ce temps, j'achevais de lire le superbe Voyage de Cook, si bien traduit et orné de si bonnes planches. J'en étais à son échouement et ses risques au labyrinthe, ce qui me faisait frissonner pour nos pauvres gens qui devaient être, alors, précisément vers Tobolsk, au plus rude du voyage et, par conséquent, aux abois, manquant de tout, et dans un vaisseau dont la grosseur m'en faisait mal augurer, avec l'impossibilité de huit mois de vivres sans relâche. Quelle horrible situation !

Le 24 et le 25, je fis, chez M. de Janssen, au magnifique plant du Jardin du Roi, de bien curieuses promenades de botanique avec les fameux Jussieu et Descemet. Le 26, je fis une autre visite bien intéressante, pour un philosophe.

Le 27, j'allai à Versailles avec M. de Bevis, et pour le dessèchement, mais il fut impossible d'avoir audience. J'appris, chez MM. Auda et Potier, les rudes plaintes faites contre M. de Kerguelen, qu'on voulait perdre, tandis qu'ils étaient tous aux abois et au plus périlleux des Antipodes. Quelle injustice ! Je fis un retour charmant dans le vis-à-vis de M. d'Aoust, qui me fit une relation de son délicieux voyage d'Italie, de Sicile, de la vilaine Calabre, du Vésuve, d'Herculanum, Venise et la Dalmatie. Cela fut très amusant.

\*

[Page 140 - Le 25 août 1774]

Ce jour-là, je fis un dîner fort agréable chez M. Bertin il tenait une maison fort agréable et recherchée. Il y avait beaucoup de monde choisi, et le mieux fut que je lui parlai avec franchise, et qu'il trouva que j'avais saisi le vrai. J'y trouvai de bonnes têtes, avec qui nous nous entendîmes bien.

Le soir se passa à parler marine et à travailler avec le fameux M. Joannis qui revenait de l'Inde et me donna de bien mauvaises nouvelles. Il y avait les plus grandes plaintes contre M. de Kerguelen, qui paraissent fondées, et nous vîmes qu'étant revenu au cap de Bonne-Espérance, il avait manqué le tour que les Anglais venaient de faire si bien, et sa mission, peut-être, pour avoir voulu beaucoup trop s'attacher au commerce et aller par l'ouest à la Plata, où il n'avait que faire, par là. Ainsi, je vis que pour avoir mal choisi, à cause d'un intérêt particulier du duc d'Aiguillon, nous avions jeté un million bien mal à propos par la fenêtre, et que j'avais travaillé bien inutilement, ce qui me toucha fort.

[Fin de l'extrait]

Source: gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

\* \* \*